

Plis et replis de la terre de l'île de La Réunion

La nuit est sur sa fin. Sita le sens. Les premiers martins ne se sont pas encore manifestés. Elle se lève sans un bruit. Se glisse pieds nus entre la porte de bois à peine entrebâillée et le mur de chaux. Comme chaque matin, son cœur bat à tout rompre. Mais la sensation de fraîcheur sous ses pieds l'apaise. Ici, au campement, tout est encore lisse. Le seuil balayé chaque soir et chaque matin. L'argamasse est vide. Le terre-plein s'apprête à recevoir les prochains ballots de cerises de café. Déversés dans un son de grelot dès que le soleil pointe derrière la falaise de basalte.

Pour l'heure, tout est plongé dans le noir. Pas de lune. Mais la nuée d'étoiles parvient à faire briller néanmoins l'océan argenté de fleurs de canne alentour. Sita est émue face à la beauté de cette île, qui lui a été offerte. Offerte par nécessité. S'engager dans les plantations de canne à sucre ressemble plus à de l'esclavage déguisé qu'à un choix de vie raisonnable. Depuis la campagne du Tamil Nadu où ils survivaient, ses parents rêvaient d'une vie meilleure. Loin des famines à répétition. Le bateau était là, la famille est partie. Tous ensemble, à l'aventure.

Des mois de navigation, loin de la terre natale. Des vagues et les nausées qui les accompagnent. Et soudain, cette île : verte de pied en cap. Piquée de montagnes acérées, bleu nuit.

La nuit. C'est l'espace de liberté qui reste à Sita dans cette vie de labeur.

Ses pieds foulent maintenant la terre grasse. Elle prend garde de ne pas froisser les feuilles de canne acérées. Elle s'y frotera suffisamment toute la journée, courbée sous le poids des roseaux à charroyer.

Les champs ondulent sous un alizé léger. Sita se rapproche de la fraîcheur.

La ravine. Cette échancrure de la terre. Sauvage. Échappant à la mainmise de l'homme : pas question de planter la canne ou le café dans ce pli creux de la terre. La ravine est un espace qui se protège lui-même. Une veine, charriant les cataractes des pluies d'été depuis le sommet des montagnes jusqu'au battant des lames.

Mais l'été n'est pas encore là, et la ravine est paisible. Sita y descend, se frayant un passage entre les feuilles de songe. S'accrochant aux troncs des jamrosats en fleurs. Les houppettes de fleur pâle répandent un parfum sucré. La jeune fille saute de rocher en rocher, s'enfonçant plus loin dans ce repli qui l'abrite. Jusqu'au bassin entouré de roches lisses. L'eau frissonne en écho à la peau de Sita quand son pied se pose sur la surface d'étain. Assise, les deux mains sur la roche déjà tiède, dans le pli de la ravine, Sita sourit.

D'ici, elle sent la force de cette terre qu'elle a épousé malgré elle. Elle sait les torrents qui peuvent brouiller cette beauté en un instant. Emportant tout sur son passage. La terre ravinée par l'eau, les feuilles déchiquetées, les troncs déracinés. Et s'apaiser d'un coup. Tel un cœur envahi par l'émotion. Elle respire le parfum des jamalacs puisant profond dans la ravine. S'accrochant comme elle à ce repli fécond. A l'abri des regards. A l'abri de l'avidité.

Un cri.

Le martin. S'envolant en une zébrure brune et jaune.

Sita saute sur ses pieds, ouvre les bras, sent les palpitations de ce site originel, qui n'appartient qu'à elle. Et bondit pour remonter dans le monde des hommes. Derrière elle, la ravine semble se replier. Les frondaisons s'agitent en un discret au-revoir. Déjà, les étoiles se fondent dans un ciel virant au lait de rose. Lisse comme les champs, l'argamasse, le camp. Terne comme le quotidien, la vie des Engagés, du groupe, ses règles et ses contraintes incessantes. Ne permettant aucun rêve, aucun repli sur soi.

Hormis cet instant dans la ravine, entre la nuit et l'aurore.

Mais ça, c'est un secret.